

## CHAPITRE III.

LE CALME APRÈS LA TEMPÊTE. — LE PIÉTISME.

Quand Luther disparut de la scène du monde, il laissait à ses sectateurs une Bible mutilée et, si l'on peut dire, branlante. Les livres deutérocanoniques n'étaient plus regardés comme inspirés; parmi les livres proto-canoniques eux-mêmes, on distinguait des catégories et l'on admettait des degrés dans l'inspiration, à la suite du maître. Les écrits qui approchaient le plus de la vérité évangélique ou qui l'exprimaient le mieux, c'est-à-dire ceux qui faisaient ressortir davantage le mérite de la foi en la rédemption, à l'exclusion des œuvres, avaient un rang plus élevé. L'Ancien Testament continuait à faire partie de l'Écriture, mais seulement comme une collection de documents prophétiques, de révélations anticipées de l'histoire du Messie; les Psaumes et les prophètes, qui avaient plus d'affinités avec l'Évangile, eurent en conséquence la prééminence sur le Pentateuque et les écrits historiques; les Épîtres de saint Jacques et de saint Jude, celle de saint Paul aux Hébreux et l'Apocalypse furent mises à l'écart.

Pendant tout le cours du xvi<sup>e</sup> siècle, les protestants s'en tinrent au jugement et aux décisions de Luther. Cependant, quand on commença à réfléchir sur ce qu'il y avait d'arbitraire dans ses appréciations des Livres Saints, on ne put s'empêcher de reconnaître que le traducteur de la Bible allemande avait fait la part trop grande à ses impressions personnelles et qu'il était impossible d'appuyer sur de bonnes raisons les sentences qu'il avait portées. On en revint ainsi tacitement et sans bruit aux usages traditionnels de l'Église catholique, qu'on avait d'abord si violemment combattus<sup>1</sup>; on ne fit plus de différence entre les divers livres protocanoniques et on leur accorda à tous la même valeur; on continua seulement à regarder comme non inspirés les livres deutérocanoniques, mais sans les exclure de la Bible, où ils gardaient toujours leur place<sup>2</sup>. Les Luthériens ne reniaient donc pas formellement les principes de leur fondateur, mais ils ne les appliquaient guère; ils suivaient en réalité les mêmes règles que l'Église romaine et c'est grâce à cette conduite que la nouvelle hérésie put vivre assez longtemps en paix et échapper à la ruine prochaine qu'aurait amenée la pratique logique du libre examen.

<sup>1</sup> Ed. Reuss, *La Bible, Introduction générale*, 1874, p. 43-46.

<sup>2</sup> Les livres deutérocanoniques ont été conservés sans exception dans toutes les Bibles protestantes jusqu'à ce siècle, quelque inconnue que fût cette pratique. En 1619, au Synode de Dordrecht, le parti de l'orthodoxie rigide, victorieux sur tout le reste, ne put réussir à faire adopter la proposition qui excluait les « apocryphes » du recueil sacré. La Société biblique de la Grande-Bretagne a retranché de nos jours les livres deutérocanoniques de ses éditions. Ed. Reuss, *La Bible, Introduction générale*, t. 1, p. 45.

Quand on étudie superficiellement l'histoire de la prétendue Réforme, on est surpris que le libre examen n'ait pas produit avant notre époque ses funestes effets. Comment, se demande-t-on, le rationalisme qui ravage aujourd'hui tant d'intelligences, n'est-il pas plus tôt éclos des germes que Luther avait semés? Dès qu'on y regarde de plus près, on en aperçoit les causes. Du vivant même du père du protestantisme, il avait surgi, comme nous l'avons vu, des Strauss et des Renans qui, secouant tout joug traditionnel et n'écoutant que leur raison, affranchie par le maître, avaient renié le Christ-Dieu et posé tous les principes du rationalisme théorique. Mais après l'ébranlement général et la commotion violente produits par cette crise aiguë, il y avait eu comme un temps de calme ou plutôt de marasme et d'atonie. C'est le phénomène qui s'observe d'ordinaire à la suite des révolutions. Après l'orage et la tempête, quand tous les éléments déchaînés ont épuisé en quelque sorte leur fureur, la mer elle-même s'apaise et ses flots cessent d'être agités. L'atmosphère du monde moral est comme celle du monde physique. Les bourrasques qui troublent les âmes se calment avec plus de lenteur que celles qui troublent les éléments, mais la tranquillité qui les suit est aussi plus durable. Les esprits, trop fortement surexcités, tombent ensuite dans une espèce de langueur comme sous l'accablement d'une grande fatigue.

On se préparait néanmoins de nouveaux périls pour l'avenir, en exagérant la notion de l'inspiration des Écritures. Luther ne l'avait point précisée, mais elle avait une telle importance dans son œuvre que ceux qui vin-

rent après lui ne purent s'empêcher de s'en occuper. Dans l'intérêt du luthéranisme et pour les besoins de la controverse, ils outrèrent le sens que l'Église avait donné jusque-là au mot inspiration. Pour eux, les écrivains sacrés devinrent « comme les instruments purement passifs d'une puissance qui leur suggérait moins les pensées que les mots, le style, les lettres même, et jusqu'aux signes de ponctuation. L'origine des deux recueils [de l'Ancien et du Nouveau Testament] fut également ramenée à cette source : on affirmait hardiment que c'était le dernier prophète qui avait formé le canon de l'Ancien Testament, et que le dernier survivant des Apôtres était le rédacteur de celui du Nouveau; on fermait volontiers les yeux aux innombrables preuves du contraire<sup>1</sup>. » Buxtorf (1564-1659) soutint que les points-voyelles, dans la Bible hébraïque, sont inspirés<sup>2</sup>. Plusieurs autres théologiens protestants firent de même<sup>3</sup> et réduisirent les auteurs sacrés au rôle de « plumes vivantes et automates. » Le *Consensus* helvétique de 1675 fit de cette doctrine un article de son symbole. « Le texte hébraïque de l'Ancien Testament, que nous avons reçu de la tradition de l'Église juive, est inspiré de Dieu dans ses consonnes, dans ses voyelles et dans ses accents<sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> Ed. Reuss, *La Bible, Introduction générale*, t. 1, p. 47.

<sup>2</sup> Buxtorf, *Tiberias*. Voir Dorner, *Histoire de la théologie protestante*, trad. Paumier, p. 363.

<sup>3</sup> Dorner, *Histoire de la théologie protestante*, p. 365.

<sup>4</sup> « Art. 2. In specie hebraicus Veteris Testamenti codex quem ex traditione ecclesiae judaicae accepimus, tum quoad consonas, tum quoad vocalia seu puncta θεόπνευστος. » Ed. Reuss, *Histoire du canon des Écritures Saintes*, in-8°, Strasbourg, 1863, p. 295.

L'Église catholique n'a garde de tomber dans de telles exagérations : elle n'oblige point à croire à l'inspiration verbale ou de chacun des mots de la Bible ; elle n'a aucune théorie officielle sur la formation primitive du canon des Écritures.

Une autre cause qui retarda pour quelque temps l'éclosion des germes de mort que portait dans son sein le protestantisme, c'est que, après s'être jeté d'abord à corps perdu dans l'étude de la Bible, on la négligea insensiblement et que l'on ne pensa plus ainsi à la discuter. Le souffle violent de Luther, qui avait provoqué le mouvement de la Réformation et de l'Anabaptisme, ne se faisant plus sentir, ses disciples tombèrent dans une véritable indolence religieuse. Vers la fin de la guerre de trente ans, on n'étudiait plus les Livres Saints, même dans les universités protestantes d'Allemagne<sup>1</sup>.

Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, il y eut un mouvement de retour vers la Bible. Les jansénistes essayèrent de se servir en France des Saintes Écritures, en les interprétant à leur guise, pour inoculer leurs erreurs. Les calvinistes reprirent aussi l'étude du texte sacré. Mais ce fut surtout en Allemagne qu'on vit refleurir le zèle pour la lecture de la parole de Dieu, sous l'impulsion du piétisme<sup>2</sup>.

Spener (1635-1705) et les autres fondateurs du piétisme<sup>3</sup> jugèrent que le protestantisme, par ses symboles et ses confessions de foi qui imposaient un *credo* aux fi-

<sup>1</sup> Ed. Reuss, *La Bible, Introduction générale*, t. 1, p. 48.

<sup>2</sup> Ed. Reuss, *ibid.*, p. 48-49.

<sup>3</sup> Voir A. Ritschl, *Geschichte des Pietismus*, in-8°, Bonn, 1884.

dèles comme l'Église catholique, avait dévié de son principe primitif. Ils voulurent l'y ramener et rétablir, non pas seulement en paroles, mais en réalité, le libre examen. Afin d'y réussir, ils reléguèrent au second plan les questions dogmatiques qui avaient divisé jusque-là les luthériens et desséchés leurs cœurs ; ils remirent en honneur la lecture de la Sainte Écriture et donnèrent à la morale la première place<sup>1</sup>. Peu importe, disait Spener, qu'on soit en désaccord sur certaines croyances. Il admettait volontiers des « *ecclesiolæ in Ecclesia* » ; de petites communautés religieuses dans les grandes ; l'essentiel est de regarder la Bible comme la source de la foi et de la vie de l'Église. Pour lui, il croyait avoir retrouvé la pure expression de la vérité biblique ; il abhorrait la philosophie, en particulier celle d'Aristote, qu'il rendait responsable de toutes les divisions intestines et de l'aridité du protestantisme ; il regardait la véritable théologie comme une lumière venue d'en haut, mais qui n'éclairait que les âmes animées d'un profond esprit de piété. Le foyer de cette chaleur qui réchauffe l'âme, de cette lumière qui l'illumine, c'est l'Écriture. Il expliquait donc

<sup>1</sup> Joachim Feller, « professor poeseos, » définissait ainsi le piétiste :

Es ist jetzt stadtbekannt der Nam' der Pietisten.  
Wast ist ein Pietist? Der Gottes Wort studirt  
Und nach demselben auch ein heilig Leben führt.

G. Franck, *Geschichte der protestantischen Theologie*, t. II, p. 140.

<sup>2</sup> Tholuck, Herzog's *Real-Encyclopädie*, t. XI, 1859, p. 656. On accusa les piétistes de Halle de réduire le Christianisme à une vie honnête : « Vel Turca sies, vel Hebræus Appella : qui bene vivit erit Christicola mihi. » G. Franck, *Geschichte der protestantischen Theologie*, t. II, p. 193.

la Bible au point de vue moral, dans des réunions particulières qui reçurent le nom de « Collèges de piété<sup>1</sup> ; » il engageait aussi les étudiants en théologie et les jeunes professeurs à s'attacher à la parole de Dieu, et non à une vaine science ou à des disputes creuses. En 1689, quelques maîtres ès arts de Leipzig instituèrent, sous son impulsion, des cours où l'on interprétait la Bible en allemand et où l'on s'efforçait avant tout de nourrir les auditeurs de la moelle morale qu'elle renferme. C'est surtout à l'Université de Halle que ses adhérents se multiplièrent. Dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'était devenu un dicton connu en Allemagne :

*Halam tendis, aut pietista aut atheista reversurus<sup>2</sup>.*  
Vous allez à Halle? Vous en reviendrez piétiste ou athée.

Le dédain du dogme et l'importance exclusive que le piétisme attachait à la morale, l'abus que l'on fit du texte sacré pour se jeter dans les rêveries visionnaires et les calculs apocalyptiques, produisirent en effet ou l'incrédulité ou une piété aveugle. Ces principes devaient avoir d'autres conséquences que Spener n'avait point prévues. Nous avons dit comment les premiers Luthériens avaient exagéré la notion de l'inspiration. D'autres théologiens protestants se servirent maintenant des doctrines piétistes pour la réduire à une sorte de minimum. Basedow fit de l'utilité morale le criterium de la vérité religieuse et Semler enseigna que l'inspiration devait être restreinte

<sup>1</sup> *Collegia pietatis*. Ces réunions commencèrent en 1670.

<sup>2</sup> Tholuck, Herzog's *Real-Encyclopädie*, t. XI, 1859, p. 651 ; G. Franck, *Geschichte der protestantischen Theologie*, t. II, p. 193.

aux parties de la Bible qui contribuaient à l'amélioration morale de l'homme<sup>1</sup>. L'école de Wolf attaqua le piétisme et, se jetant dans l'excès opposé, attaqua la religion même. Elle était appelée à jouer un rôle important et néfaste. Nous sommes au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les signes précurseurs d'une nouvelle tempête apparaissent à l'horizon. Wolf n'aura pas, tant s'en faut, la puissance d'un Luther, mais il imprimera une direction nouvelle à la pensée germanique, et comme il sera suivi de toute une légion d'écrivains, de philosophes, d'exégètes, il déchaînera sur la terre allemande un orage non moins violent que le moine apostat de Wittemberg. Cet orage n'est pas encore apaisé. Nous aurons plus tard à en étudier les ravages. Cependant les idées qui allaient agiter bientôt l'Allemagne n'étaient point nées ou ne s'étaient point, pour la plupart, développées sur son propre sol. Elles se rattachaient, par des liens étroits de parenté, aux erreurs de Luther et de ses premiers sectateurs, mais elles avaient grandi, comme nous allons le voir, sur une terre étrangère.

<sup>1</sup> Tholuck, Herzog's *Real-Encyclopädie*, t. XI, p. 656.